

Une création bifocale : La double voix et L'extase et l'errance¹

par Nelly Carnet

pour Evy

*Du temps où j'étais encore un être humain à part entière
– c'est-à-dire nous deux toi et moi, « commun » - c'était
comme si l'espace ensoleillé de toute la terre sous sa coupole
bleu-de-roi envahissait mes yeux du matin jusqu'à la tombée
de la nuit ».*

En ouverture au colloque sur l'œuvre de Claude Vigée qui eut lieu les 18 et 19 mars 2010 à l'université de Nanterre et évoquant la fameuse question « Que peut le poète... ? », Sylvie Parizet proposait trois directions : « témoigner », « énoncer » et « dénoncer ». Ce sont ces trois actions tournées vers l'affirmation que Claude Vigée n'a jamais cessé de mettre en œuvre dès l'instant où il s'est mis à vivre sa judéité, d'abord instinctivement, puis consciemment, tout au long de sa vie. Il se pose en témoin de sa propre expérience personnelle et collective qu'il énonce à travers la poésie et la prose la plus diverse, textes autobiographiques, journal, entretiens, explications de la tradition judaïque, des mythes et paraboles bibliques qu'il reprend à son compte, rejoignant de cette manière son origine familiale et religieuse. Cette exégèse lui permet également de dénoncer l'époque moderne tant du point de vue littéraire que social. La publication en 2010 de deux livres qui s'éclairent l'un et l'autre, *La double voix* et *L'extase et l'errance*, réaffirme les trois positions du poète. On le voit se cherchant pour trouver ou retrouver sa vérité aussi bien que celle de tous dans une parole actualisée et vivante. Juif dans son corps, il l'est aussi devenu dans son âme : exilé de sa terre et de sa langue comme le poète errant à la recherche d'une œuvre et d'un lieu improbables, il est un être en perpétuel devenir.

La richesse du judaïsme pour une libre expression affirmée

- 59 -

Différents paramètres et substances duelles traversent ces deux livres complémentaires dont la lecture est indispensable pour comprendre le trajet intellectuel, spirituel et existentiel de l'auteur. La forme et la langue littéraires qu'il adopte sont doubles. Dans un même ouvrage, Vigée peut faire intervenir la prose et la poésie rattachée au principe des genres, féminin et masculin, l'un engendrant l'autre dans le double mouvement et la double temporalité

¹ Claude Vigée, *L'Extase et l'errance*. Paris : Orizons, 2009.
La double voix. Paris : Orizons, 2010.

de création que les deux formes impliquent, à savoir l'horizontalité et le quotidien pour l'une, la verticalité et le sacré pour l'autre. La création bifocale trouve son explication tardivement lorsque Claude Vigée rejoint le lieu reconnu et mouvementé qu'est la Judée. Ce pays de l'origine spirituelle donnera alors son nom à la création hybride choisie et assumée par l'écrivain fidèle aux écrits bibliques avec un nouveau judan rendu conscient. Car la Bible est le premier judan existant avant de se retrouver supplanté par le roman. Sa référence sera une assise pour rappeler et mettre en mots une éthique dans l'adoption d'une esthétique originelle. Le judan est une forme ouverte, accueillante, évolutive. Dans cette forme hébraïque première, Claude Vigée voit un moyen de transformer une expérience personnelle en parole humanitaire afin de lui faire prendre une tournure et un sens concrets et de ne pas rester au stade d'idéal. Partagée, reconnue, la parole individuelle devient alors collective. La mémoire personnelle et historique, réactualisée dans le présent, donne sens et maintient l'être dans le devenir, le passé devenant présent, l'Histoire éclairant l'Aujourd'hui.

La Judée pour un judan, disions-nous. Dans *L'extase et l'errance*, dédié à la femme défunte, Claude Vigée explique la forme esthétique qu'il s'approprie dès 1954. Il la met en relation avec la géologie propre de Jérusalem qui l'accueille, lui et sa famille, en 1960. La ville est édifiée à partir d'un calcaire à double face. « Sous l'enveloppe de la roche calcaire brillent, au fond des orbites, dans le crâne obscur de la terre, les prunelles de calcite translucides ». Prose et poésie, surface et profondeur (celle-ci étant également élévation) trouvent leur justification charnelle. Ainsi, avec une composition mixte, Vigée déroge à la tradition française exigeant que le genre « poésie » existe « dans l'absolu » selon les mots d'Emilie Noulet adressés à Claude Vigée qui ne tiendra jamais compte des conseils unanimes des intellectuels français, de Saint-John Perse à Gide. En fait, la conception occidentale dualiste de la poésie et de la prose a été imposée par la religion séparant le pur et l'impur.

Revenant à ses origines dans sa nouvelle terre d'accueil, Vigée est aussi contraint de faire l'apprentissage de l'hébreu. C'est en découvrant la grammaire hébraïque que la forme même du judan se trouve doublement justifiée. Vigée écrit alors : « Refusant le divorce de la source Poésie et du fleuve Prose, le dualisme qui signifie exclusion de l'un des termes du couple original par le souffle au cœur du langage humain, j'ai voulu les affecter du *Vav* conversif de la grammaire hébraïque, ce procédé métaphysique révolutionnaire qui inverse le passé en futur et le futur en passé, le courant négatif en positif, et rend leur alternance possible. » Le temps impliqué par l'un et l'autre est différent, tout comme le mouvement dans lequel chacun évolue. « L'extase céleste » pour la poésie devient « l'errance terrestre » pour la prose. Par ailleurs, Vigée constate que « la scission radicale apparue dans l'écriture moderne » est compensée tout particulièrement chez Baudelaire par la création d'« une forme charnière entre le poème vertical où s'incarne l'instant absolu privilégié par le rythme et la rime, et le langage horizontal de la prose, instrument de la nécessité temporelle qui régit notre hasardeuse existence. Fruit d'un compromis, le poème en prose se situe très exactement au point d'articulation entre ces deux domaines séparés du langage, tel qu'il se pratique en Occident. Il est la dernière tentative de réconcilier, par sa concision même, l'extase céleste et l'errance terrestre. » Vigée reconnaît en Baudelaire un autre juif errant, comme il peut l'être lui-même, jusque dans la forme littéraire qu'il s'est choisie face à la tradition poétique. Pour Vigée, il est inconcevable de séparer catégoriquement la prose de la poésie, car la prose est le germe du futur poème, sa matrice, l'ordinaire de l'extraordinaire linguistique, le féminin faisant advenir le masculin. Se référant au cantique de Déborah, il écrit : « Le poème est pointe de la flèche lancée en avant qui a décidé du destin de chaque

individu hébreu *en ce jour là*, comme de celui du peuple entier. Mais c'est une pointe de diamant, aussi indestructible par le temps qu'éblouissante au regard du lecteur actuel. »

Dès l'instant où Vigée accentue sa connaissance des écrits hébraïques, tous ses choix trouvent leur justification y compris celui de se lier pour la vie à sa cousine germaine, une sœur de charité. Cet amour ne peut être qu'une révélation, l'inceste signifiant « grâce » en hébreu. Ainsi trouve-t-il « l'Eden de la tendresse rêvée », « l'accomplissement définitif de l'unité dans la Création ». Mais du point de vue littéraire et existentiel, la tâche de Vigée est loin d'être aisée : « Je vis et j'écris dans un état d'équilibre instable ; exposé au monde fluant, au langage mouvant, je me glisse harassé à travers des mots et des jours. » Il se refuse une création où poésie et prose se confondraient car « ce serait le retour à l'inceste familial interdit dans le monde présent », dit-il, mais il ajoute que cet inceste « demeure pourtant, de façon sous-jacente, la grande promesse du monde à venir ». « Poésie et prose se font (donc) face en s'interpellant ». Elles se fécondent l'une et l'autre. Elles se rejoignent tout comme les deux visages complémentaires de la présence divine, Elohim et YHWH qui « surviennent et agissent simultanément ». Chez Vigée, la poésie et la prose sont constamment mises en rapport avec la Bible et l'interprétation qu'il en donne. Ainsi, écrit-il dans le livre *L'extase et l'errance* : « Dans la réalité dynamique de la vie du sexe et de l'esprit, plutôt que *deux pôles* complémentaires ce sont en vérité *quatre éléments* qui entrent sans cesse en jeu. Puisque YHWH se manifeste en tant qu'Elohim au moment de la Création du monde, et *Binah* – la rigueur – se nomme tout à coup Ehéïéh (YHWH) – la grâce – à l'heure de l'enfantement, il y a échange *dans les deux sens*, lien conjugal *redoublé* entre la vertu de la charité et la vertu de rigueur, entre la prose et la poésie. Ce rapport réciproque, dans la sexualité comme dans la vie spirituelle, définit seul l'amour humain. Dans tout mariage réussi, c'est *un couple à quatre têtes* qui s'étreint chaque nuit, pour engendrer la durée future du monde ! »

La liberté, que Vigée s'octroie à travers une esthétique condamnée par ses contemporains, se retrouve offerte au lecteur lorsqu'il préconise qu'il le lise dans l'ordre formel que dessine le livre. « Puis qu'il l'inverse, qu'il revienne librement des proses aux poèmes, qu'il parcourt l'ouvrage à sa guise, qu'il fasse la navette et tisse ainsi sa propre vie entre les deux mondes proposés par le livre à son errance toujours trop précise ! Existant simultanément dans l'univers des destinations, des départs absolus, des cristallisations définitives du poème, qu'il n'oublie jamais la matrice flottante, miséricordieuse et libre où il s'est d'abord trouvé recueilli et concentré pour surgir, parfait comme le nouveau-né, à la lumière de la poésie en acte. »

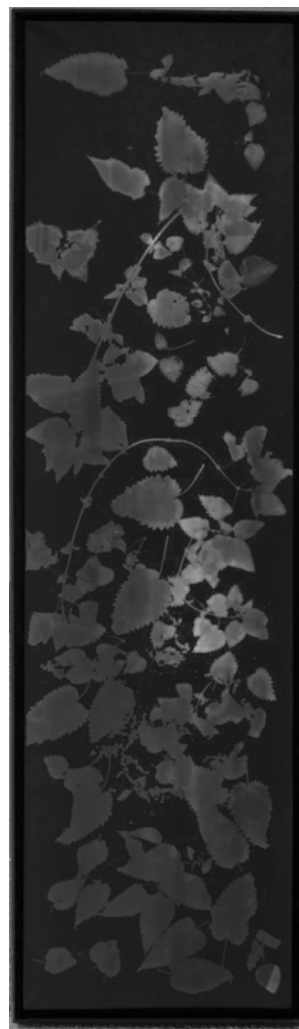
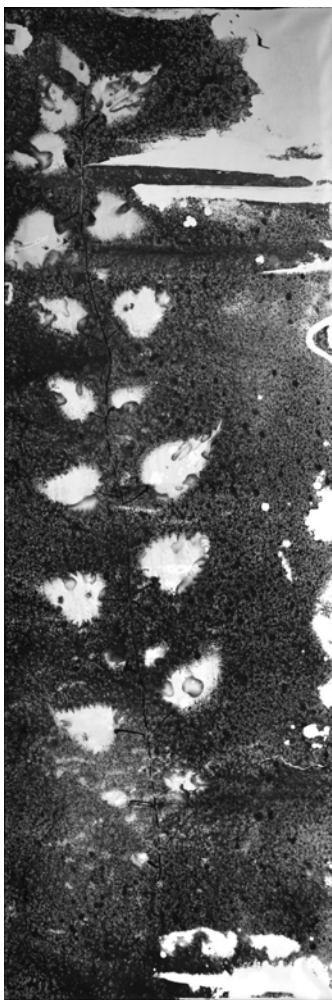
Lecture du monde moderne à la lumière du passé

Dans la poésie et la prose de Vigée, l'aujourd'hui est éclairé par l'hier. C'est sans doute la raison pour laquelle l'auteur occupe l'ensemble de la temporalité existante. Passé, présent, avenir s'éclairent les uns et les autres, la mémoire assurant le lien entre ces différents paramètres temporels. Vigée explique par exemple le mécanisme de la commémoration en ces mots : « Ma conscience fonctionne au présent, alors mon passé est lui-même un présent authentique : je me souviens de mon alliance à jamais, c'est-à-dire au futur. Mais alors ce présent de l'alliance

n'est pas un temps morcelé, émietté, comme nous le suggèrent fréquemment les dramaturges et les romanciers contemporains. » Dans cette optique, le poème à lui seul ne devient-il pas une espèce de commémoration alliant dans son présent toutes les temporalités ?

C'est justement ce présent qui est rappelé dans les pages du volume *L'extase et l'errance* consacrées à Rilke et faisant écho à l'essai *Les Artistes et la Faim* paru en 1960 intégrant Proust, Baudelaire et Valéry. La critique à l'égard de ces auteurs est sévère pour qui se réclame du « On ne part pas » rimbaldien. Selon Vigée, c'est à la réalité qu'il faut s'attaquer au lieu de se tourner vers un Ange idéal et trop improbable. Parce qu'ils se présentent comme des résignés, les poètes de la modernité ne sont que « des marcheurs vers la mort ».

Vigée ne se contente pas de passer au crible les plus grands auteurs, il dresse aussi une critique sévère de nos temps modernes. Mais ce sont aussi eux qui ont engendré nos auteurs de la négation. Il a alors recours à l'histoire de Jacob et Esaü pour mieux éclairer les rouages de notre société qui se fourvoie dans la destruction. S'inscrivant dans le pur présent, l'immédiate jouissance, gommant toute idée de durée et par conséquent d'avenir, elle devient nécessairement castratrice puisque égoïste dans son « quant à soi » et sa suffisance. Elle a choisi de pactiser avec Esaü (ou Caïn) à la place de Jacob (ou Abel), Esaü étant le représentant de la négation du temps comme de l'autre, de l'absence de « conscience morale » et, de surcroît, du sens même du monde. Toute la poésie moderne est marquée par les stigmates de cette « ruine du monde et de soi-même » que Mallarmé incarne à lui seul avec son « aboli bibelot d'inanité sonore », véritable « engoutissement dans le non-sens verbal survenu après la perte de la parole divine. » Claude Vigée évoque Esaü parce qu'une de ces deux racines « est commune au judaïsme et au christianisme : c'est la tradition de la Bible à travers ses maints avatars diasporiques. » En observateur à l'œil aiguisé, il considère que « tout ce qui vient en ligne droite de Jacob-Israël a été piétiné, rejeté, défiguré, profondément refoulé dans l'inconscient antijudaïque d'Esaü : le plus ardent désir de celui-ci fut très longtemps d'oublier cet héritage menaçant. Il a donc tout fait pour le taire à mort dans l'étendue de la chrétienté. » « Dans la conscience de l'Occident moderne, c'est à travers la découverte traumatique du néant que s'exprime, et se réalise en même temps, l'expérience constitutive de l'esprit d'Esaü. » Si celui-ci « réussit à se débarrasser pour de bon de Jacob-Israël, son jumeau, Esaü, ce tueur suicidaire, mènera tout droit le monde d'aujourd'hui au génocide atomique ». Esaü incarne l'esprit mortifère. Avec la même verve, dans les pages adressées à son fils parues dans *La double voix* regroupées sous le sous-titre « La voix de Jacob dans les mains Esaü », Vigée lègue en héritage une pensée, une leçon, une mise en garde morale visant une sagesse. Il y présente le double visage de toute société incarnant le bien et le mal à travers les deux figures gémellaires. Dès l'instant où une société fait la sourde oreille en se fermant à la parole, la violence réapparaît, « signe de l'échec de la parole qui pacifie et qui ramène l'être humain restauré à lui-même ». Ces constats largement développés dans l'essai *L'extase et l'errance* se retrouvent également dans l'extrait du cahier parisien 2008-2009 (*La double voix*). Le monde n'est pas dans sa meilleure forme. Vigée ne mâche pas ses mots car, pour lui, rien de plus bas que la cupidité et la stupidité ambiante. « La bêtise est encore pire que l'avidité ; elle empêche le crétin au pouvoir de savoir ce qu'il fait et d'en prévoir les conséquences », écrit-il. Il combat une violence issue de la société qui « assoit sa vertu sur le fumier de la corruption », sachant que ceux qui courent après l'argent affichent une « profession de foi en une rigueur morale absolue. »



Les Orties noires. Photographies d'Alfred Dott.

2011

De même, à travers le mythe de Massada, l'échange entre Claude Vigée et Pierre Vidal-Naquet remet au goût du jour l'Histoire et réactualise une situation tragique entre Israéliens et Palestiniens. On apprend aussi que l'intérêt porté à l'histoire juive européenne après la chute de Jérusalem est apparu après que Vigée a intégré l'Action juive à Toulouse pendant la seconde guerre mondiale. C'est alors qu'il a établi un parallélisme entre la résistance juive contre les Romains et celle qu'il vivait contre les nazis. Face à cette monstruosité environnante, Vigée s'est penché plus sérieusement sur les pratiques juives et a développé un langage poétique rattaché à la réalité et sa judéité redécouverte.

Poésie et Shabbat : une nouvelle temporalité pour un homme toujours en éveil

Dans le cadre d'un entretien accordé à Anne Mounic, le shabbat trouve une explication éclairante pour celui qui cherche à comprendre le sens réel de ce jour non travaillé, où la « paresse » implique une nouvelle temporalité échappant à celle qui régit l'activité fonctionnelle, le travail nécessaire et torturant, « la grisaille » ou « l'existence ordinaire ». Il apporte « un rythme » au temps linéaire de la semaine et fait sortir l'homme de son état d'esclave. Il nous renvoie à un jour spirituel consacré « au chant », « au psaume », à « la poésie », à « l'étude » et à « la jouissance du corps ». Il rappelle aux Hébreux « la création du monde, les jours futurs et la sortie d'Égypte ». Le détour par le shabbat est l'occasion pour Vigée de rappeler tous les rituels qui lui sont rattachés avec ses obligations et ses interdits. Si cette pratique est présentée comme un secours face aux aberrations du monde moderne et considérée nécessaire afin de conserver notre humanité, Vigée reste critique et nous met aussi en garde contre toute « pratique rituelle abusive ».

Un des textes religieux auquel le poète accorde une grande importance est le Cantique des cantiques, car l'allégorie qu'il véhicule est aussi tout empreint de poésie et de vie charnelle à travers le couple représenté, frère et sœur, dans lequel se retrouve Claude Vigée. Ce texte initiatique met le doigt sur la tragique conscience de l'être humain de sa séparation avec autrui et représente le microcosme de l'humanité avec, en son centre, le couple composé de deux singularités qui avancent ensemble dans le monde, dans la vie et l'espoir d'une rédemption. On comprend vite que le couple incestueux que Claude Vigée a formé toute sa vie avec sa cousine rejoint celui du Cantique.

L'autre voix, celle qui ne se contente pas de vivre le quotidien peut s'entendre dans la création poétique de l'auteur. Les huit poèmes qui jalonnent l'année 2009 sont écrits en direction de l'âme sœur absente, capable de tout comprendre à demi mots. Sans elle, le monde est devenu un « désert ». Ce terme revient régulièrement depuis que l'épouse est devenue poussière, que ce soit sur la plage de Normandie où ils se sont découverts amoureux et heureux dans le tumulte de la guerre, ou dans le parc parisien dans lequel, de retour en France après un exil de quarante ans, ils avaient loisir de se promener ensemble. Seul, le prunellier revient rappeler avec sa floraison printanière le souvenir de la femme-fleur. Le verbe poétique exalte la joie autrefois vécue et murmure la mélancolie d'un être livré à la solitude. Sans l'âme sœur, cette accompagnatrice de toute une existence heureuse et douloureuse, tout, autour de soi, devient froid et muet. Le mutisme n'est-t-il pas le mauvais silence ?

« Pour la troisième fois depuis qu'elle est partie
le prunellier d'Evy a refleuré ce soir
dans le sentier caché au fond du Ranelagh.
La nuit retombe tôt, en mars, sur le brouillard.
Le temps devient muet dans le grand parc désert. »

L'équilibre de l'alexandrin est rompu par la claudication d'un seul vers : l'absence d'un être ressentie au plus profond de soi se fait entendre dans le rythme poétique reproduisant celui de la marche d'un homme esseulé. Ce lieu, qui refleurit chaque année, est un accueil bien précaire avant de rejoindre définitivement l'être aimé. « *Et moi, que fais-je seul ici ? J'attends encore un peu / sans elle, sous les fleurs, un soir de mars, ici.* » Le rythme se ralentit et se désespère dans la solitude. Si le crépuscule de la fin de l'existence occupe une grande partie de l'espace intime, une petite lueur point avec l'espoir de retrouver la femme de l'autre côté. Pour l'instant, le veuf inconsolé tente de la faire vivre dans la mémoire scripturale, la mémoire au présent dans un poème d'ici et de maintenant. Quand tout semble s'éteindre, la terre se met à parler à celui qui est resté attentif aux saisons et aux fruits. L'automne offre ses grappes de raisin noir et sa voix d'outre tombe. C'est en rejoignant celle-ci que le poète, interrogatif et posant une distance par rapport à lui-même, espère retrouver le « nous » dissocié. Il traverse les pronoms essentiels à la constitution de l'amour et de l'humanité. Du « je » au « tu », il rejoint le « nous » fondateur de la vie. Avec le poème intitulé « Le chant de l'arbre de vie », nous sommes projetés dans la création, l'humanité et leur souffle. « Ce chant mystérieux né sur l'arbre de vie » devient le symbole de l'homme conscient, debout face à son terrible destin traversant le verbe poétique, « ce feu du cœur », pour exprimer la tension qui le porte. Vigée pourrait faire sien l'aphorisme de René Char présent dans *Le Marteau sans maître* : « Il faut être l'homme de la pluie et l'enfant du beau temps. »

La poésie est un principe pacificateur, créant l'harmonie à travers une mesure. Elle permet d'échapper au chaos, à la persécution et à la dispersion. Elle permet de soutenir une « conscience en action », expression plus appropriée que le terme « humanisme » pour cet homme qui se réclame juif, « en perpétuel devenir ». Car le Juif « n'est pas », nous dit Vigée. Il est « engagé dans le processus d'être. » Il est la vie c'est-à-dire en perpétuelle évolution. C'est aussi ce qui caractérise le divin. Le mot Torah signifiant à lui seul « lancée ». Plutôt qu'incarnation d'un idéal, l'œuvre est l'expression de soi en perpétuel devenir, projeté vers l'infini que chacun porte. « A quoi sert l'œuvre, sinon à vivre, à nous faire surgir au-delà de la nuit qui dure sans fin ? »

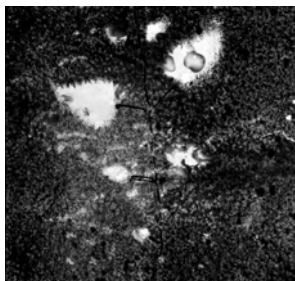
Rencontrer l'homme et le poète

Lire ou rencontrer Claude Vigée, c'est aller vers « la passion communicative ». C'est se rendre disponible à l'« action de l'âme incarnée » que représente sa création poétique, expression employée à la place « d'état d'âme », trop statique pour combattre « les forces de la mort » quelles qu'elles soient. C'est aussi reconnaître et comprendre l'exil comme Bachelard l'avait ressenti et livré dans une lettre qu'il envoya à « l'homme sensible de méditation » : « Il y a un passé qui souffre, un exil qui est un exil de l'être », lui écrivait-il. Il ajoutait : « Tous les éléments sont pour vous vivifiés. »

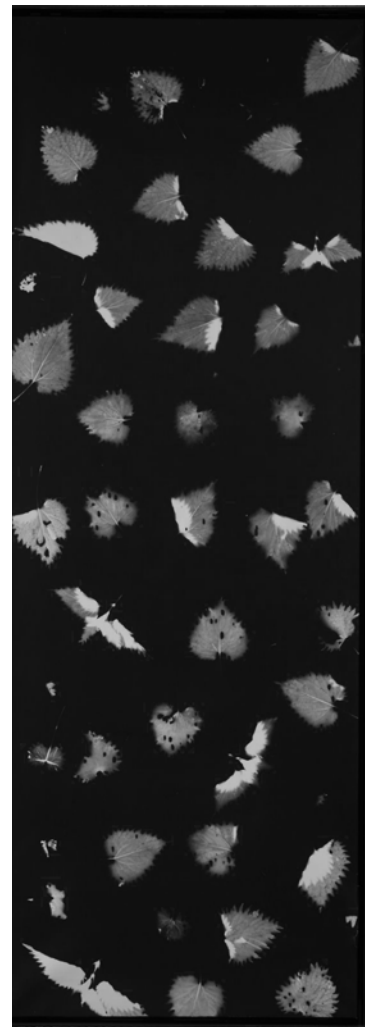
Etre à l'écoute de cet écrivain, c'est suivre une conduite ainsi que Saint-John Perse le précisait : « Vous n'êtes

pas de ceux, je le sais, dont le succès puisse modifier en rien l'intégrité humaine et l'exigence face à soi-même. »

Enfin, c'est partager avec lui ses choix de lecteur lorsqu'il nous dirige vers un ami et un frère de pensée, Henri Meschonnic. Il espère que sa parole puisse briser le « mutisme obstiné d'un monde sans poètes » et faire de nouveau *respirer* ce monde au rythme organique de la terre. Vigée tente de sauver une poétique. Celle-ci incarne tous les drames traversés par ses plus vieux ancêtres juifs dans une langue-parole avide de vie, se déployant dans un monde où l'humanité reste toujours à éclairer.



Les Orties noires, détail. Photographie d'Alfred Dott.



Les Orties noires. Photographie d'Alfred Dott.